



HAL
open science

L'émancipation selon Joséphine von Sydow : exil, littérature et autonomie

Anne Baillot

► **To cite this version:**

Anne Baillot. L'émancipation selon Joséphine von Sydow : exil, littérature et autonomie. 44ème congrès de l'AGES, Association des Germanistes de l'Enseignement Supérieur, May 2011, Limoges, France. hal-02455955

HAL Id: hal-02455955

<https://hal.science/hal-02455955>

Submitted on 27 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'émancipation selon Joséphine von Sydow : exil, littérature et autonomie

Anne BAILLOT
Humboldt-Universität zu Berlin

L'histoire des idées se heurte beaucoup plus rapidement à des problèmes de sources lacunaires dans le cas des femmes que dans celui des hommes. Il ne s'agit pas là d'un problème uniquement archivistique, mais de la conséquence logique de la représentation de la femme et de son rôle dans la société. Les archives, le plus souvent, se taisent ou sont partiales, mutilées à l'évidence, censurées, quand il s'agit de parler des femmes, en particulier au cours du XVIIIème siècle, dont il sera question ici.

C'est seulement en partant de cette constatation générale que l'on peut saisir la richesse des documents encore existants qui permettent de retracer le parcours de Joséphine, née de Lescun, épouse en premières noces de Monbart, et en deuxièmes noces von Sydow. Joséphine est surtout connue pour avoir été la correspondante de Jean Paul,¹ mais elle est aussi l'auteur d'une série d'ouvrages publiés en Prusse entre 1776 et 1786. Le premier d'entre eux, *Loisirs d'une jeune dame*, a fait l'objet d'une recension dans le *Journal Encyclopédique* de Jean Henri Samuel Formey. Une correspondance avec Formey s'est ensuivie à la suite de cette recension, elle aussi conservée, mais encore inédite. Ces différents corpus de lettres serviront de ligne directrice à cet article.

1. Éléments biographiques

Marie-Joseph Peyrennit de Lescun est née en 1760 à Paris, mais ses parents déménagèrent peu de temps après dans le Languedoc, où elle passa son enfance, puis son adolescence dans un couvent. C'est de là qu'elle s'enfuit à l'âge de 15 ans en compagnie de Louis-Joseph de Monbart, traversant la France, la Belgique (où ils se marièrent), les Pays-Bas, pour finalement atteindre la destination finale, Berlin. Frédéric II accorda au mari une charge d'inspecteur général et encouragea la femme à publier. Elle publia en 1776 ses *Loisirs d'une jeune dame*, en 1777 *Sophie ou de l'éducation des filles* (traduit en allemand la même année), en 1779 des *Mélanges de littérature*, en 1781 *De l'éducation d'une princesse*, en 1786 des *Lettres taitiennes*. Dès la fin 1776, le couple avait quitté Berlin pour Breslau, où le mari avait pris son poste. Ils eurent deux fils, nés respectivement en 1782 et en 1784. Lorsque le mariage battit de l'aile, Joséphine voulut rentrer en France, mais son mari lui demanda de rester encore un peu en Prusse. Et lorsque l'évêque de Culm annula le mariage, un jeune officier prussien du nom de Hans-Joachim von Sydow faisait depuis longtemps déjà une cour passionnée à Joséphine. Elle s'était pourtant juré de ne pas se remarier – mais elle l'épousa en 1786.

Hans-Joachim et Joséphine von Sydow s'installèrent à Belgard, en Poméranie, où ils vécurent heureux pendant une dizaine d'années. Elle donna naissance à un fils qui mourut en bas âge, ainsi qu'à une fille prénommée Charlotte. Dix ans plus tard, le mari était odieux avec elle, la trompait ouvertement. Joséphine déménagea avec Charlotte dans le village de Klein Ramblin bei Cörlin où elle possédait un petit domaine. La séparation d'avec Sydow fut officialisée en 1801. Joséphine s'occupa de son domaine de Klein Ramblin jusqu'à ce que sa fille se marie, en 1803. Il lui fallut ensuite plusieurs années pour vendre le domaine. Elle s'installa enfin à Berlin où elle vécut très modestement jusqu'à sa mort en 1829, à l'âge, donc, de 69 ans.²

La seule description de ce parcours de vie en impose. Joséphine, à la fois, par son caractère et par sa culture, refusa de se plier aux conventions. Elle renonça plusieurs fois dans sa vie au confort matériel pour préserver

¹ Leurs échanges sont accessibles au public dans l'édition historico-critique des œuvres de Jean Paul: Jean Pauls sämtliche Werke, publication commanditée par l'Académie des Sciences de Berlin et commencée en 1927 sous la direction de Eduard Berend. Les lettres à Jean Paul sont en cours d'édition sous la direction de Christian Begemann, Markus Bernauer et Norbert Miller.

² Pour une esquisse plus substantielle de la biographie (mais dont la solidité scientifique est parfois incertaine), cf. Albert Béguin, « Une amie française de Jean Paul : Madame de Monbart (Joséphine von Sydow) », in : *Revue de littérature comparée*, Paris, 1935, p. 30-59.

son indépendance. Rétrospectivement, elle analysa avec lucidité les erreurs commises du fait de sa grande jeunesse lorsqu'elle a quitté famille et patrie, s'auto-critiqua sans complaisance. Rien ne la désespérera plus que de voir sa fille prendre le même chemin, se marier encore quasi pré-pubère et quitter la région pour suivre son époux.

Outre cette réflexion sur l'autonomie féminine, ses lettres posent la question de son rapport à l'écriture. Elle publia beaucoup entre 16 et 25 ans, puis plus du tout. Sans doute cela tient-il en partie à ce que le type de textes qu'elle publie n'aurait guère eu de succès dans la Prusse post-frédéricienne. Mais elle a aussi remis en question pour elle-même les publications de sa jeunesse.

2. La jeune femme de lettres : Joséphine de Monbart et Formey

Le premier ouvrage publié par Joséphine, les *Loisirs d'une jeune dame*,³ est paru en 1776, soit très peu de temps après son arrivée à Berlin, et alors qu'elle n'a que 16 ans. La composition en est hétéroclite, puisque l'ouvrage (tout en français) comporte tout d'abord plusieurs idylles en vers imitées de Gessner, suivies du récit (plus long et en prose quoiqu'entrelardé d'occasionnelles séquences versifiées) de sa fuite vers Berlin fictivement adressé à une amie, d'une série d'épîtres (en vers) soit de circonstance, soit inspirées de sujets mythologiques, et pour finir, deux contes moraux (en prose) ayant une jeune femme pour héroïne principale. Ces deux contes sont l'un et l'autre très convenus. Le premier se finit bien, le nobliau décidé à déshonorer une jeune paysanne se ravisant finalement et lui offrant une dot généreuse, ce qui lui permettra d'épouser un paysan sympathique. Le deuxième conte se finit mal, puisque la jeune héroïne, cette fois issue de la noblesse, finit par mourir d'avoir été abandonnée par le frivole dont elle était tombée amoureuse.

Le titre situe explicitement les ambitions de l'ouvrage : il s'agit du résultat des heures de « loisir » d'une jeune dame lettrée. Le récit de l'arrivée à Berlin précise que ce sont à la fois Frédéric II et son frère Henri (à qui l'ouvrage est dédié) qui l'ont incitée à publier ses écrits. On peut supposer que la fraîcheur de la jeune Joséphine a dû contribuer à lui assurer le soutien d'Henri. Quant aux motivations de Frédéric, à qui est dédié le deuxième ouvrage, elles sont sans doute plus stratégiques. L'œuvre de Joséphine se situe dans le droit fil de sa politique littéraire et linguistique : œuvre d'une femme, certes, mais du même coup à la fois légère et morale, précieuse sans se prendre trop au sérieux, de culture très classique sans être rigide, et de surcroît ayant l'avantage de venir directement de France, et donc d'insuffler un vent de jeunesse au « style réfugié » hérité des huguenots émigrés en Prusse au début du XVIIIème siècle et tant décrié par Voltaire. Et Joséphine ne venait pas seule : la soutenir, c'était aussi gagner un inspecteur des finances francophone compétent.

Une recension des *Loisirs* parut dans le *Journal Encyclopédique* dirigé par Formey, que Joséphine avait brièvement rencontré à Berlin.⁴ Formey met tous les défauts de l'ouvrage sur le compte du jeune âge de son auteur, et loue le reste. En réalité, l'essentiel de la recension consiste en une copie de deux épisodes amusants du récit du voyage de France en Prusse. La pratique était courante, mais la sélection des passages (uniquement tirés du premier tiers du livre) suggère malgré tout que Formey n'a pas lu l'ouvrage en entier.

L'un des deux passages retenus par Formey est plus particulièrement intéressant, en particulier au regard de leur correspondance ultérieure. Joséphine et son mari, durant leur périple vers la Prusse, font halte chez une amie, qui invite son amant à se joindre au dîner :

Tu sçais [Joséphine s'adresse à son amie fictive] que ce vieil amant sexagénaire est en possession du cœur de notre amie, depuis environ une trentaine d'années, sans avoir eu la force de franchir encore le préjugé qui s'oppose à leur bonheur, en honorant de sa main une fille de bonne maison [...] : cependant Mlle. de *** ne se plaint que du sort. [...] comme Mlle. de *** est réellement bonne fille, & que je l'aime de tout mon cœur, je saisis cette occasion pour faire valoir ses intérêts : je parlai à M. de *** du tort qu'il faisait à la réputation de mon amie [...] ; je combattis

³ *Les Loisirs d'une jeune dame*, À Berlin, chez G.J. Decker, Imprimeur du Roi, 1776.

⁴ La nouvelle de la publication de la recension lui parvient alors qu'elle était déjà installée à Breslau avec son mari.

ses préjugés, j'en appelai au véritable honneur ; enfin, le vin & moi lui tournant si bien la tête, que, quittant la table comme un fou, se méfiant, sans doute, de lui-même, il courut écrire les serments les plus positifs d'être l'époux de Mlle. de *** dans moins d'un mois ; il ajouta un dédit considérable en cas d'inconstance.⁵

L'histoire ne dit pas si l'intercession de Joséphine fut suivie d'effets. Du moins les lettres échangées avec Formey à la suite de cette recension ne déparent-elle pas de cet état d'esprit. Deux aspects y sont intéressants : la vision de son œuvre littéraire qui s'en dégage d'une part, et la façon dont son indépendance d'esprit se mêle d'exigences de justice sociale pour les femmes.

Joséphine a d'emblée l'intelligence de se placer sous sa houlette de Formey : « rien n'est plus propre à me rendre telle que vous dites que je suis, que les avis d'un homme tel que vous. »⁶ En cela, elle n'avait pas tort, puisque Formey régnait sur les réseaux de diffusion francophones en Prusse. Dans les lettres qui suivent, Formey demande à Joséphine d'accueillir un philosophe du nom de M. Hermes – la rencontre ne semble pas avoir été couronnée de succès – puis d'intercéder auprès de son mari pour qu'il aide un M. de Stevens à trouver un emploi.⁷ Joséphine joue donc un rôle actif dans le jeu de réseau mis en place par Formey.

Mais avec l'intercession en faveur de M. de Stevens, nous en venons au deuxième point, son engagement en faveur d'une justice sociale pour les femmes. Le 9 mars 1777, Joséphine écrit à Formey :

J'ai vu Mde. de Stevens, Monsieur, j'ai lu avec grand plaisir son ouvrage, j'admire ses talents et je plains ses malheurs.

Mariane Wilhelmine von Stevens, née Mercier, est originaire de Cassel. Née en 1734, elle est l'auteur d'un opus d'*Entretiens moraux d'une gouvernante avec son Elevée*[sic] et surtout, en 1777, des *Fables et contes de Gellert, traduits en vers par une femme aveugle*.⁸ Sa cécité la rendait en effet particulièrement vulnérable, ce qui explique les efforts déployés pour trouver un emploi stable au mari.⁹

Le changement de tonalité est radical dans la lettre du 1^{er} juin. Au lieu des compliments convenus, de la charmante modestie, des flatteries, des informations sur l'évolution locale, bref, au lieu d'une lettre « de réseau », Joséphine envoie une missive bien plus brûlante :

Que vous dirai-je, Monsieur, de quelle triste commission vais-je m'acquitter ? qu'ai-je entendu ? [...] Imagineriez-vous, monsieur, que mde de Stevens, qui a tout sacrifié pour un homme, qui n'étoit pas digne d'elle ; s'en voie aujourd'hui méprisé ? [...] Outragée par ses propres domestiques ; elle se voit réduite, à souffrir les plus atroces injures, d'une servante...[...] dans la triste situation, ou la privation de la vue, réduit cette femme infortunée, sans défiance... le malheureux n'a pas craint !... mais j'ai promis de me taire, il me suffit de vous assurer, que la vie de mde de Stevens est en danger. [...] vous ne savez pas jusqu'où peut aller la fureur extravagante, de son indigne Epoux. Il avoit compté sur le produit du livre de sa femme, il en eseroit tout au moins, un emploi qui le fit vivre à son aise, aujourd'hui, sa rage augmente, à mesure que son espoir décroît, et mde de Stevens, maheureuse victime, de la plus absurde chimere, gémit sous la tyrannie.¹⁰

L'identification de Joséphine à Mde de Stevens est évidente, étant donné le parallèle de leurs situations. Mais Joséphine se considère aussi comme celle qui peut la sauver - en sollicitant l'intervention d'une autorité plus puissante que le mari : en l'occurrence, Formey lui-même.¹¹

Par cette intervention, Joséphine a exposé sa réputation. M. de Stevens, lui, a réussi à faire changer sa femme d'avis, si bien qu'elle renonça à porter plainte ou à le quitter. Mais il a aussi tenté de discréditer Joséphine en faisant courir sur elle des rumeurs peu flatteuses face auxquelles, depuis Berlin, Formey a gardé un sang-froid

⁵ Loisirs, p. 20-22 et Journal Encyclopédique, p. 309-311.

⁶ Lettre de Joséphine à Formey du 16 octobre 1776.

⁷ Lettre de Joséphine à Formey du 9 mars 1777

⁸ Cf. Meusel, *Das gelehrte Teutschland oder Lexikon der jetzt lebenden teutschen Schriftsteller*, vol. 7, 1789.

⁹ Cf. lettre de Joséphine à Formey du 9 mars 1777.

¹⁰ Lettre de Joséphine à Formey du 1er juin 1777.

¹¹ Joséphine ne se fait pas seulement messagère, elle veut infléchir la position de Formey; elle écrit ainsi dans sa lettre du 1er juin 1777 : « Mme de Stevens] me charge pourtant de vous dire que, quel que soit votre avis, elle s'y soumet d'avance. mais voudriez vous sa mort ? »

souverain : deux ans plus tard, il reste élogieux et ouvert face à Joséphine – qui, alors, n’a encore que 19 ans, et est déjà persuadée qu’une femme peut, et doit se battre pour son indépendance, *a fortiori* quand, par sa production littéraire, elle contribue à l’assise sociale et/ou financière de la cellule familiale.

3. La correspondance avec Jean Paul¹² : entre Julie et Médée

Vingt ans ont passé, nous sommes en 1799, et Joséphine vit le délitement de son deuxième mariage. Isolée en Poméranie, elle découvre par l’intermédiaire d’un ami les œuvres de Jean Paul, et tout d’abord *Hespérus*, qu’elle dévore avec la même fièvre que Rousseau lorsqu’elle avait 14 ans.¹³ Elle adresse sa première lettre à l’écrivain sous couvert d’anonymat le 15 mars 1799, une lettre d’admiratrice qui aurait tout à fait pu, dans d’autres circonstances, rester sans réponse. Les échanges se poursuivent assidûment jusqu’à l’été 1800. Leur rencontre à Berlin fin mai 1800 d’une part et les nouvelles perspectives d’avenir qui s’ouvrent à Jean Paul d’autre part refroidirent les ardeurs épistolaires de l’écrivain. Les échanges s’étiolent alors après une intensité parfois quasi érotique dans toute la première année de la correspondance.

Certains aspects des lettres de Joséphine sont, remis dans la perspective de leur époque, assez convenus, comme par exemple le discours sur la maternité. Elle revient également souvent sur les œuvres de Jean Paul qu’elle lit, en s’intéressant surtout au degré d’identification de l’auteur aux personnages principaux. Joséphine remet ainsi en scène sa relation avec Jean Paul par l’entremise des héros de ses romans. De manière générale, le discours sur l’amour véritable, sur la valeur de l’amitié, sur l’ambiguïté de ses intentions vis-à-vis de Jean Paul dans tout le spectre de relations possibles, reste peu original. On ne s’étonnera pas non plus de la voir insister sur son éternelle étrangeté au sol qui l’accueille : ce qui la singularise, c’est qu’elle est femme, et française.¹⁴ Elle utilise en particulier cet argument pour distinguer les deux sphères de sa vie, celle, allemande, du travail et celle, française, du loisir.¹⁵

Le premier point qui mérite d’y revenir plus en détail, c’est l’influence de Rousseau. Elle le cite souvent¹⁶. Julie est sa figure de référence, et ses lettres la mettent en scène allaitant ses enfants, gérant son domaine, veillant au bien-être de « ses » gens,¹⁷ pour ainsi dire en nouvelle Nouvelle Héloïse. Elle renvoie à des anecdotes de la vie de Rousseau, elle compare Jean Paul à Rousseau. Mais elle est aussi très lucide sur le fait que sa lecture de Rousseau définit profondément sa vision d’elle-même et son projet de vie. Elle écrit dans sa deuxième lettre, une longue lettre autobiographique, à Jean Paul :

Les principes de j.-j. Rousseau, que j’avois succé avec le lait, me persuaderent qu’avec l’estime de soimeme, l’amour de la vertu, et des talents l’on trouvoit une patrie partout.¹⁸

Cette « estime de soi-même » restera en effet comme un cap existentiel à maintenir au fil des ans et des expériences malheureuses.

¹² Il s’agit d’une correspondance bilingue : Joséphine écrit en français, Jean Paul en allemand. Joséphine, qui lit mal le gothique, obtient de l’écrivain qu’il lui écrive en langue allemande, mais en écriture latine, comme à mi-chemin entre leurs deux cultures.

¹³ Cf. sa lettre à Jean Paul du 5 avril 1799, JPSW, Abt. 3, vol. III, p. 296, à propos de la lecture d’*Hespérus* : « Jamais ouvrage, depuis ceux de j.j. Rousseau que je lus à 14 ans, n’a fait sur moi une semblable impression. »

¹⁴ D’ailleurs, Jean Paul y insiste lui-même, cf. sa lettre à Joséphine du 23 mars 1799, JPSW, Abt. 3, vol. III p. 171. Elle y revient dans sa lettre du 12 octobre 1799, p. 78.

¹⁵ „Après avoir passé quelques heures, ou journées dans des sociétés insipides, je me retrouve dans ma solitude avec ma plume, mes amis et mes livres et je cours une autre carrière, ma langue même est oubliée dans le cercle ordinaire de mes connaissances où je ne puis parler qu’Allemand ; et ce n’est que par écrit, que j’ai le plaisir de cultiver ma langue maternelle. Toutes mes correspondances sont Françaises, c’est-à-dire de mon côté ; ce qui fait vraiment pour moi deux manières d’exister si différentes, que celui qui me voit dans mon cercle ordinaire, ne me reconnaîtrait sûrement pas dans ma carrière épistolaire » - lettre à Jean Paul du 12 octobre 1799, p. 78-79.

¹⁶ Dès sa première lettre du 15 mars 1799, cf. JPSW, Abt. IV, vol. 3.1, p. 272.

¹⁷ Cf. dans la lettre à Jean Paul du 12 octobre 1799, JPSW, Abt. IV, vol. 3.2, p. 64

¹⁸ Cf. lettre de Joséphine à Jean Paul du 5 avril 1799, JPSW, Abt. IV, vol. 3.1, p. 291.

Les longs échanges sur l'éducation de sa fille, alors âgée de 12-13 ans, sont également marqués par la réception de Rousseau et de la valorisation de l'éducation qu'il propose. Dès juin 1799, Jean Paul est en mesure de formuler la complexité de ce qui est en jeu dans la façon dont Joséphine s'épanche sur ce sujet :

Deine aufknospende Tochter zeige dir deine Jugend, dein Herz und dein Verdienst !¹⁹

L'identification entre la mère et la fille n'est cependant pas complète, Joséphine insiste sur leur divergences de caractère comme sur deux manière radicalement différentes d'être femme :

[...] elle tient à son sexe par mille petis defauts qui peutêtre sont necessaires à ce sexe foible et depandant par exemple elle peut flater, cajoler ce qu'elle n'aime guere, tandis que timide et craintive dans mes caresses je ne sais les employer qu'avec ce que j'adore et seulement lorsque je suis sure qu'elles sont desirées je ne sais point parler avec ce que j'aime, je ne sais que sentir, je n'exige rien, mais la negligence brise mon cœur, la froideur le ferme la mefiance l'offence, la jalousie tant que j'aime a le droit de faire de moi une esclave et je pourrais sacrifier ma vie au repos de lobjet aimé ma fille naimera jamais ainsi parce qu'elle s'aime mieux qu'un autre, elle sait feindre, dissimuler, user de ruse pour obtenir ce quelle desire tandis que je veux tout devoir à la justice ou à la bonté.²⁰

Il y a enfin deux points où sa pensée me semble originale et forte (plus que son illustre correspondant) : sur sa représentation du travail d'une part, et de l'activité littéraire d'autre part. En dépit de ses origines sociales, Joséphine est persuadée que seul son travail peut lui garantir son indépendance :

Jamais l'idée de la misere ne m'a effraïé parceque quand j'y serois reduitte le travail de mes mains me paroît une ressource sure & dont je ne rougirois point.²¹

Et de fait, elle a plusieurs fois dans sa vie renoncé au confort matériel. Il ne s'agit donc pas là d'un rêve sentimentaliste digne des idylles de Gessner qu'elle traduit à 16 ans : le choix de s'installer à Klein Ramblin est la concrétisation de cette vision de son indépendance. L'indépendance financière à l'égard de son mari est pour elle la garantie de son autonomie et de l'intégrité de sa personne. Elle écrit en janvier 1802, après une longue interruption de la correspondance :

J'ai été forcée par l'honneur de rompre des liens qui devoient durer autant que la vie, les mepris trop marqués d'un homme qui n'avoit contre moi d'autres griefs que son inconstance m'ont enfin forcée après plusieurs années de patience de de[m]ander une separation devenue indispençable, plus ma fortune est restée mediocre, par cette separation et plus l'honneur m'en fesoit une loix, endurer les afronts, les mepris les mauvais traitements pour se maintenir dans un rang ou une fortune aisée, ce n'est pas selon moi prudence, c'est bassesse. Me voila donc libre, mais seule isolée sur la terre, avec une fortune très mediocre au milieu de ma carriere sur un sol étranger sans parens presque sans amis dumoins dans le sens que mon cœur trop sensible saurois donner à cette éphithete.²²

Ainsi, les lignes de pauvreté de Joséphine et de Jean Paul se croisent : lorsque Jean Paul commence à en sortir, Joséphine s'y résigne, pour préserver sa liberté. Leurs perspectives divergentes sur ce sujet ont à voir d'une part avec leur position sociale en tant qu'homme pour lui, femme pour elle, et d'autre part avec leur conception de l'activité littéraire.

Dans sa deuxième lettre, autobiographique, Joséphine explique qu'elle a renoncé à écrire à la demande de son second mari, allant jusqu'à cesser même d'écrire des lettres²³. La fin de ce mariage lui rend possible le retour à l'activité littéraire. Cependant, avec le temps, elle ne conçoit plus celle-ci comme une activité publique. Elle retrace ainsi son cheminement :

Plusieurs raisons me forcerent de quitter cette carriere. ces raisons n'existent plus. mes enfans sont sortis de l'enfance, et la mort m'a enlevé les plus jeunes, mais je n'écris plus que pour mes amis, en general une femme a

¹⁹ Lettre de Jean Paul à Joséphine du 6 juin 1799, JPSW, Abt. 3, vol. III, p. 202. Joséphine écrit dans sa lettre du 2 janvier 1800 « cette fille chérie dans laquelle repose mes plus chères espérances », JPSW, Abt. IV, vol. 4, p. 139.

²⁰ Lettre de Joséphine à Jean Paul du 12 octobre 1799, JPSW, Abt. IV, vol. 3.2, p. 79-80.

²¹ Lettre de Joséphine à Jean Paul du 7 février 1800, JPSW, Abt. IV, vol. 3.2, p. 178.

²² Lettre de Joséphine à Jean Paul du 2 janvier 1802, JPSW, Abt. IV, vol. 4, p. 272.

²³ Lettre de Joséphine à Jean Paul du 5 avril 1799, JPSW, Abt. IV, vol. 3.1, p. 293.

toujours à redouter un public malin : si les ouvrages sont mauvais, on se moque d'elle ; s'ils sont bons, on lui dispute la gloire de les avoir fait.²⁴

« on », ce sont, bien sûr, les hommes, et en particulier ceux des milieux lettrés. Être femme et être écrivain sont ainsi, pour Joséphine, deux combats, de même que l'amour, combat intérieur entre un idéal relationnel au sein du couple et la réalité sociale dans laquelle celui-ci évolue.

Le décalage entre le discours de Joséphine et celui de Jean Paul est frappant. Pour Jean Paul, être femme, aimer, écrire, souffrir même, c'est comme la cristallisation d'un idéal féminin. Il lui écrit :

Sie waren glücklicher als manche beneidete. Nicht viele sind so glücklich, nur den *Irthum* der Liebe zu haben und noch wenigere, die *Wahrheit* derselben zu fühlen – auf jedem Gewitter Ihres Lebens ruht noch dazu der bezaubernde Regenbogen Ihrer Poesie.²⁵

Jean Paul s'est-il vraiment rendu compte de l'enjeu ? Joséphine, ce n'est pas seulement une sentimentaliste qui s'évade dans la poésie, ce n'est pas seulement une idéaliste qui espère toujours et encore vivre sa vie selon les idéaux rousseauistes. C'est une femme indépendante – une femme qui n'a besoin de personne : c'est ce qui lui confère aujourd'hui son incroyable modernité. Mais elle sait elle-même l'énormité de ce qu'elle prétend à être, et la culpabilité, qui l'accompagne. Le 3 février 1800, du fin fond de sa Poméranie, elle écrit à Jean Paul :

O j'ai vû de près cet état d'aneantissement pire que la mort, mais j'ai eu le bonheur de secouer ma tête apesantie et loin de mon pays, de mes parens, de mes amis, presque sans fortune (du moins en propre) et prête encore à renoncer à tout, à ma fille même plutôt que de m'abaisser à feindre, je me suis demandée alors, dans un abandon total de tout être vivant, comme Médée après ses crimes et ses malheurs, *que te restet il* et je me suis répondu comme elle : *moi* et j'ai eu le courage de trouver que c'était assés.²⁶

²⁴ Lettre de Joséphine à Jean Paul du 5 avril 1799, JPSW, Abt. IV, vol. 3.1, p. 297.

²⁵ Lettre de Jean Paul à Joséphine du 26 avril 1799, JPSW, Abt. IV, vol. 3.1, p. 184.

²⁶ Lettre de Joséphine à Jean Paul du 3 février 1800, JPSW, Abt. IV, vol. 3.2, p. 168.